

Trouver, la belle affaire! Mais chercher... Ah!, chercher!...

Martine Desjardins, *L'élu du hasard*, Montréal, Leméac, 2003, 158 p.

Louis Lefebvre, *Table rase*, Montréal, Boréal, 2004, 180 p.

Pascale Quiviger, *Le cercle parfait*, Québec, L'instant même, 2003, 174 p.

Julie Sergent

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2004). Compte rendu de [Trouver, la belle affaire! Mais chercher... Ah!, chercher!... / Martine Desjardins, *L'élu du hasard*, Montréal, Leméac, 2003, 158 p. / Louis Lefebvre, *Table rase*, Montréal, Boréal, 2004, 180 p. / Pascale Quiviger, *Le cercle parfait*, Québec, L'instant même, 2003, 174 p.] *Lettres québécoises*, (115), 23–24.

Trouver, la belle affaire ! Mais chercher... Ah ! Chercher !...

À l'affût d'une vie nouvelle, les voici qui partent, qui affrontent l'inconnu, croisant sur leur chemin ce qui ressemble parfois à un amour. Mais c'est toute l'humanité qui se dresse sur le chemin.

R O M A N

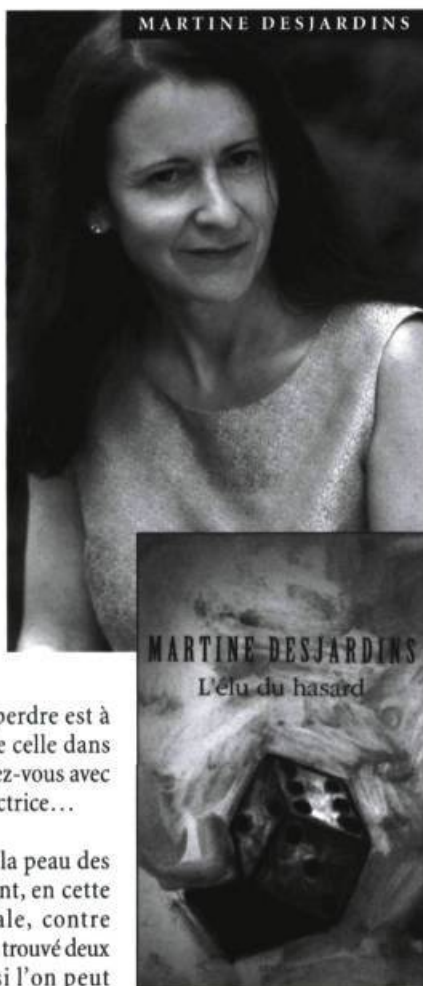
JULIE SERGENT

IL Y A UN PEU D'ÂME RUSSE EN MARTINE DESJARDINS; un goût du fantastique, de la folie et du sombre, qui avait contribué — avec la beauté de son écriture — au succès de son tout premier roman, *Le cercle de Clara*, et que l'on retrouve intact dans son deuxième titre, *L'Élu du hasard*.

LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

Il faut dire que l'on pense parfois reconnaître, dans *L'Élu du hasard*, l'ombre de Pouchkine. Comment ne pas voir une cousine lointaine de la célèbre Dame de pique en l'héroïne mise en scène ici : une infirmière qui se spécialise dans un genre de sutures pour le moins particulier — littéralement, de la broderie sur peau ! — de sorte qu'on lui donnerait volontiers le surnom, celle-là, de Dame qui pique... et repique ! Son ancêtre russe disait connaître un truc infailliable pour gagner au jeu ? Nell, plus diabolique encore, n'a pas son pareil pour perdre (ainsi est-elle « cousue de dettes », relève l'auteure bien à propos). Et l'ivresse qu'elle éprouve à perdre est à peine plus satisfaisante que celle dans laquelle la plongent ses rendez-vous avec l'absinthe ! Dangereuse séductrice...

Venue en Flandres tapisser la peau des braves soldats qui se battent, en cette Première Guerre mondiale, contre l'envahisseur allemand, Nell a trouvé deux compagnons de fortune, si l'on peut dire. L'un, Simon Dulac, a quitté son village (on ne peut mieux nommé) de HighBluff, au Manitoba, dans l'espoir de trouver sur les routes de Flandres le trésor abandonné des Templiers. Joueur invétéré, Dulac remporte toujours la mise aux jeux de hasard. Et



puisqu'il semble survivre avec la même élégance aux jeux de la guerre, il veut bien du coup tenter sa chance aux jeux de l'amour. Sauf que son supérieur, le lieutenant Simms, qui l'a précédé dans le compagnonnage de la Dame, ne voit pas du tout d'un bon œil cette soudaine initiative... Entre les membres de ce trio, les rapports évolueront peu à peu, et comme il se doit : de la séduction à la jalousie, à la crainte, et jusqu'à la cruauté.

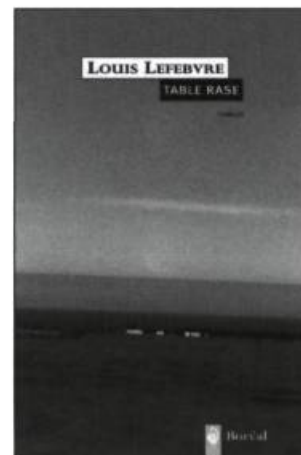
Thriller tout en finesse, où croissent et s'entrecroisent esprit, humour et érudition, *L'Élu du hasard* est une invitation à emprunter les chemins obscurs et tortueux de la quête, dont on n'a jamais tout à fait l'impression de sortir... Dulac blessé, sa chance ayant tourné au moment où il s'approchait pourtant de son trésor, il se retrouvera à l'hôpital, aux bons soins de Nell (« Vous avez oublié de me broder — je veux dire, de me border »). Dès lors, entre sa passion grandissante pour la mystérieuse Nell, son obsession pour le trésor des Templiers et la démente des guerriers alentour, on se doute bien que quelque chose aura sa peau. Mais on aurait tort d'attendre conclusion si simpliste de la part de Martine Desjardins. Les paris sont ouverts...

PAGES BLANCHES

Après deux romans (*Le collier d'Hurricane*, en 1990, et *Guanahani*, en 1992) dans lesquels les héros, venus de Londres ou des Antilles, quittaient leur terre d'origine pour des aventures au cœur desquelles ils se retrouveraient enfin eux-mêmes, Louis Lefebvre nous présente un autre héros qui (se) cherche mais en restant cette fois-ci beaucoup plus près de (chez) lui.

Nulle grande traversée pour Marc-André Nadeau, écrivain en panne d'inspiration, sinon celle qui le mène du centre-ville de Montréal jusqu'à l'île d'Orléans, sur la trace de sa famille.

Alors que Nadeau se balade en voiture sur l'île d'Orléans à l'affût d'informations sur ses ancêtres fermiers, qui l'habitèrent à la fin du XVIII^e siècle, il fait monter une jeune auto-stoppeuse, frondeuse et bavarde, qui pourrait bien être le moteur qui manquait à son écriture. Du moins l'espère-t-il ! Bien qu'un soupçon de méfiance teinte la rencontre — un homme, une femme, seuls sur une route de campagne, un jour de pluie... — « la fille », comme on se contente de la connaître ici, est plutôt bonne joueuse et accepte de suivre Nadeau dans son pèlerinage commenté sur l'île de ses





LOUIS LEFEBVRE

ancêtres, avant de rentrer avec lui à Québec. On s'attendait à voir se bâtir sous nos yeux l'histoire, venue du XVIII^e siècle, « d'un gars qui rêve de tout recommencer », mais voici qu'une autre histoire démarre. Tout simplement celle d'un homme qui rencontre une fille et qui, contre tout bon sens (car ces deux-là sont aussi mal assortis qu'un éthologiste — ce qu'est Louis Lefebvre — et une danseuse à gogo), rejoue les gestes de la quête amoureuse. La fille fait-elle un bras d'honneur à un automobiliste? Voilà Nadeau qui s'empresse de la protéger contre la colère du chauffard échaudé. Elle se blesse en tombant? Il se précipite à

cette vérité qui passe à portée de la main, vous videz le monde familier et remplissez de nouveau la valise.

On ne s'imagine plus qu'un livre pourra nous étonner en disant une peine d'amour et voici qu'une écrivaine nommée Pascale Quiviger vient magistralement nous contredire... Deuxième titre après *Ni sols ni ciels* (2001) — un excellent recueil de nouvelles qui racontaient justement des histoires de cœurs en rémission —, *Le cercle parfait* est le récit *post mortem* d'un amour fulgurant. En introduction, la narration au « vous » nous dit que cette Marianne n'est plus tout à fait la même, puisqu'elle peut enfin être « vous », puisqu'elle a cessé d'être tout entière, et seule, dans la douleur de cet amour, pour rejoindre les autres, elle, lui, vous, qui ont connu la même chose. Puis une narration plus traditionnelle s'installe, qui nous raconte Marco (rarement Marianne et Marco, ensemble), entrecoupée de passages où Marianne dit « je ».

Tu étais le canot de sauvetage me rejetant à la mer.

Ce ne furent pas quelques mois de ma vie : ce furent quelques mois de ma mort. Maintenant, dans chaque matin du Québec, j'ai peine à croire que ce fut moi, cette chose brisée sur un plancher sans meubles, cet objet couché par la foudre, brûlé de bout en bout, à peine capable de répéter pour lui-même, à voix basse : ne t'inquiète pas, tout va s'arranger.

Marianne aurait pourtant dû se méfier des hommes dans ce coin de pays où la chasse est « une première nature ». D'autant quand son homme, « qui passe un temps fou à préparer la chasse », dit aussi que « le canard est son animal préféré parce qu'il est, dit-il, "tellement beau quand il s'envole" ». Et il y a pire, dans ce pays où « la maternité a une telle envergure qu'elle dépasse en pouvoir l'éducation, le gouvernement, l'Église », une femme, et plus certainement une femme étrangère, ne peut espérer la place de choix.

Marco aime sa mère, aime ses chiens, aime la chasse. « Marco n'exige rien de plus que ce qui lui arrive. »

Marianne voudrait vivre la vie contente de Marco. Elle voudrait avoir, elle aussi, le merveilleux sourire que lui donne la simple vue d'une famille de canards. [...] Marianne a trop voyagé, déjà, elle a trop lu. Le vent importe en elle des espoirs, des désirs de justice. Rien ne lui suffit jamais. Elle n' imagine sa vie nulle part, elle la voudrait partout. Elle a froid, ainsi, dans l'ouverture des mondes possibles. Elle préférerait une vie comme celle de Marco, une vie ronde et close, un cercle parfait.



Récit d'un amour voué à l'échec, *Le cercle parfait* se déroule en phrases courtes, parfaitement ciselées, et d'où jaillit une lucidité étonnante, bouleversante.

Ils trouveront qu'il ne s'y passe pas grand-chose, ceux qui ne savent pas reconnaître les étapes sournoises qui amènent quelqu'un à être de moins en moins, jusqu'à n'être presque plus rien. Pour Marianne, ça arrive au fil des phrases qu'on ne lui dit pas, des moments où l'on n'est pas là, de la chaleur qui, même sous le soleil de l'Italie, ne lui est pas donnée. Et ceux qui la suivront dans son désert seront récompensés. Car lorsque Marianne renaîtra de ses cendres, ils auront l'impression que c'est toute l'humanité qui recommence à respirer.

son secours. Elle aime les Stones? Il accepte que « l'insupportable voix de Mick Jagger » envahisse la voiture.

Intéresser les filles et une en particulier, voilà ce qui l'avait poussé à écrire. [...] Maintenant, derrière ce manoir fermé, il espérait que cela marcherait un tout petit peu encore. La fille attendait la suite, mais lui aussi attendait, malheureusement. Il n'avait rien écrit ni même pensé de toute cette histoire. Il inventait à mesure.

À la faveur d'un embouteillage dans le Vieux-Québec, Nadeau continuera d'improviser tout haut l'histoire de son héros, que ses pas auront subitement mené sur la route de Compostelle. Son récit se verra interrompu de temps à autre par des saynètes saisies dans le Vieux-Québec : ici « un barbu », là « un gros homme à casquette », plus loin « un groupe d'Américains (beuglant) près de la statue de Champlain », puis encore « des Ontariens à casquette (beuglant) au loin » (décidément...) et dont l'auteur se plaît à imaginer quelques lignes du passé et des états d'âme.

L'histoire ne dit pas si Nadeau aura réussi à poursuivre son roman au delà de la cinquième page. À défaut de trouver une histoire, il aura trouvé à tout le moins un tas de gens qui s'en cherchent une autre, eux aussi. Cela fait-il un roman? Sans doute dans le monde de Nadeau, pour qui le livre idéal serait « un livre qui ne soit que les cent vies possibles que peut avoir un personnage ». Dans celui du lecteur, rien n'est moins sûr. Malgré un début ingénieux, *Table rase* finit par laisser l'impression d'un livre mort-né.

POUR TOUT RECOMMENCER

« Je suis venue pour transformer la peur en joie. La plus grande peur en plus grande joie encore. » C'est ce que dit d'entrée de jeu l'héroïne du *Cercle parfait* alors qu'elle arrive, de Montréal, en Italie. La quête paraît incommensurable. Et pourtant, on a l'impression qu'elle a peut-être trouvé la terre de sa régénération. « Puisque l'Italie, c'est le fait de trouver une fontaine à l'exact moment de la soif. » Qu'à cela ne tienne. Après quelques allers-retours entre le Québec et l'Italie, Marianne quitte son amoureux montréalais et fait le grand saut.

Vous ne voulez plus d'un départ qui contienne un retour. Vous laissez votre emploi et votre logement, pulvérisez votre compte bancaire, donnez plusieurs objets et entreposez le reste, vous saluez vos amis. Vous le faites avec une amère lucidité, pressentant que vous vous envolerez vers l'échec, mais sachant aussi, d'un savoir puissant, que l'échec probable se double d'une obscure vérité. Pour